

due une intrigue et des tableaux *sensationnels*. Et certes, les inventions les plus romanesques d'un Alexandre Dumas ou d'un Jules Verne ne dépassent pas, en originalité, en variété vivante, ni en émotion pathétique, la peinture que nous fait le romancier catholique anglais des catastrophes précédant et accompagnant l'agonie de notre vieux monde. Dans une société parvenue au plus haut degré du raffinement intellectuel et du bien-être matériel, nous assistons aux dernières batailles de la grande lutte séculaire de l'esprit "païen", avec son égoïsme orgueilleux et son désir de libre jouissance, contre cet esprit "chrétien" qui a toujours été l'obstacle principal à l'émancipation de la "bête humaine". Et non seulement les adversaires de Dieu, pour assurer leur triomphe dans cette lutte, disposent de tous les avantages du nombre et de la force : ils ont encore l'avantage plus précieux d'être unis sous la conduite d'un chef incomparable, le mystérieux et surnaturel Julien Felsenburgh, que la terre entière, dès qu'il s'est montré, s'est empressée de proclamer son sauveur et son maître. Dans le camp opposé, d'autre part, il est vrai que les anciennes distinctions de sectes se sont, à présent, effacées, et que l'Eglise catholique a définitivement rallié à soi toutes les âmes où survit le besoin d'une foi religieuse : mais, sans cesse, le nombre de ces âmes va diminuant, et, sans cesse, la persécution dirigée contre elles, d'abord sournoise et d'allures bénignes, prend un caractère plus pressant et plus redoutable.

Après nous avoir décrit l'apparition soudaine et le prodigieux avènement de ce Felsenburgh qui va bientôt être proclamé Président du Monde, l'auteur nous transporte à Rome, où un saint vieux pape tente vainement de protéger son troupeau contre les assauts et les pièges du terrible ennemi ; et puis Rome périt, sous nos yeux, détruite et à jamais rasée du sol, en punition d'un complot de catholiques anglais et allemands ; et un nouveau pape, du fond d'un village de Palestine, avec l'aide d'un nouvel ordre religieux qui est une sorte de franc-maçonnerie catholique, reprend et poursuit héroïquement le combat, jusqu'au jour où la trahison d'un cardinal vient offrir aux puissances du monde l'occasion de détruire à jamais le peu qui subsiste encore de l'Eglise sainte. Déjà une flotte de vaisseaux aériens, rassemblée au-dessus de la retraite du pape, se prépare à lancer sur celle-ci des engins explosifs qui vont l'anéantir, lorsque s'accomplit, enfin, l'intervention divine longtemps attendue : le monde s'écroule, au son de la trompette de l'Archange, et ainsi échoue misérablement la dernière tentative de domination de ce "Maître de la Terre", cet "Homme de Péché", cet Antechrist, dont, jadis, l'Evangile avait prédit à la fois le règne et la chute.

Tel est, dans ses lignes essentielles, le sujet de ce roman où une action toujours simple et claire se précipite, avec une rapidité et un mouvement merveilleux, à travers des scènes tour à tour pittoresques et dramatiques, et où les deux figures dominantes du dernier pape et de son ténébreux adversaire nous apparaissent en un relief plein de grandeur poétique, tandis qu'autour d'elles d'autres figures, moins importantes mais non pas moins vivantes, se montrent à nous dans la diversité infinie de leurs sentiments et de leurs actions : — d'inoubliables figures comme celle du prêtre renégat Francis, transportant dans sa nouvelle religion athée son goût clérical de rites et de liturgies, ou encore comme celle de cette exquise femme, Mabel Brand, qui, élevée dans l'ignorance du dogme et de l'idéal chrétiens, finit par ne plus pouvoir vivre dans un monde d'où ils sont exclus.

Mais si l'ouvrage de M. Benson nous offre, ainsi, tout l'attrait d'un "roman d'aventures", l'analyse sommaire qu'on vient d'en faire suffit à indiquer la très profonde et très actuelle portée de ces "principes" que l'auteur "a eu à cœur d'y incarner". Les catastrophes futures qu'il nous décrit, nous en avons, dès aujourd'hui, l'avant-goût dans l'état présent de nos luttes religieuses ; et il n'y a pas une des aventures les plus "sensationnelles" de son roman qui ne soit imprégnée d'une signification politique ou morale parfaitement évidente, et touchant d'aussi près que possible aux préoccupations quotidiennes de chacun de nous.

On comprend sans peine la vive impression produite, en Angleterre, par ce chef-d'œuvre d'un écrivain qui est, dès aujourd'hui, dans son pays, le maître incontesté du roman catholique. On comprend aussi le succès non moins considérable qu'obtient auprès du public français, sous l'élégante traduction de M. de Wyzewa, un ouvrage qui, sous la forme d'un récit dramatique

plein d'émotion et plein de vie, approfondit les plus graves et angoissants problèmes de la pensée religieuse de notre temps.

**Le Chef-d'Œuvre humain.** *Etude médico-philosophique*, par le Docteur J. GUILLERMIN. 1 vol. in-18 de 300 pages. Prix : \$0.85.

Voici un livre qui, dès son apparition, fit quelque bruit dans la presse médicale. Par sa précision de termes, par la profondeur de ses vues, par son enthousiasme aussi, il ne fut pas sans émuvoir quelques-uns de ces gens, qui restent sceptiques, pour n'avoir pas encore trouvé l'âme sous leur scalpel. Les polémiques qu'il souleva dans certains journaux de médecine, marquent son importance, mieux que ne pourraient le faire de dithyrambiques éloges.

Cet ouvrage d'ailleurs vient à son heure. Il n'est point d'esprit cultivé qui, à notre époque, ne soit, peu ou prou, intéressé aux choses de la médecine. Les grands journaux publient périodiquement des articles d'hygiène privée ou d'hygiène sociale. D'autre part, au printemps de ce siècle, fleurissent les œuvres d'assistance.

A ceux qui soignent blessés ou malades, à ceux qui sont curieux des problèmes médicaux, à ceux qui, plus simplement, sont amoureux de lecture intelligente, l'ouvrage du Docteur Guillermin fera plaisir et rendra service. Ce n'est point l'aride étude de la structure humaine : c'en est surtout la philosophie admirablement dégagée, c'est la merveilleuse harmonie de tous ses organes mise en valeur.

"L'Éternel a tout fait pour un but", disent les Saints Livres. Ce sera la conclusion où nous mènera le Docteur Guillermin. "Au nom de la Médecine, j'ai voulu montrer que l'athéisme est impossible ; qu'en appeler au Hasard, c'est vouloir nier l'évidence pour se plonger dans un matérialisme décevant et ingrat ; invoquer à chaque pas la nature, c'est constamment sous-entendre Dieu."

Le plan de cette "étude médico-philosophique" est simple. L'auteur étudie d'abord dans ses grandes lignes l'anatomie de ce chef-d'œuvre incomparable qu'on appelle le corps humain. Il décrit successivement le fonctionnement de ses délicats rouages, l'appareil digestif, l'appareil circulatoire, le système nerveux... Il soulève un coin du voile qui cache le problème de la vie, et il le fait en des termes d'une remarquable précision, que d'aucuns pourront trouver d'une exactitude trop médicale ; nous n'en saurions blâmer l'auteur qui certes n'écrit pas pour des enfants.

Un intéressant chapitre de pathologie termine l'œuvre, avec des détails qui frapperont surtout les médecins, sur les maladies connues ou inconnues, avec de bonnes idées générales sur la thérapeutique, étrangement bornée ou merveilleusement efficace, presque toujours ignorée dans ses modes d'action.

Et M. Guillermin de conclure modestement et sagement avec l'aïeul Ambroise Paré, que notre art est un simple coadjuteur qui met l'organisme en conditions favorables pour sa guérison : "Je le pansay, Dieu le guarit."

Cet ouvrage bien mûri et bien écrit, pétillant d'esprit, finement aiguisé d'une pointe d'ironie, plaira à tous les esprits cultivés. Sa lecture est réservée aux intelligences complètement formées, car semblable étude ne pouvait avoir de valeur qu'en s'appuyant sur des bases scientifiques sérieuses et définitives.

**Une de perdue, deux de trouvées**, par GEO. DE BOUCHERVILLE.

2 vol. d'environ 365 pages chacun. Prix, les 2 vol. : \$1.00.

Aussi palpitant d'intérêt que dans les premiers temps de sa publication, "*Une de perdue, deux de trouvées*" est un roman qui fait encore les délices des amateurs de bonne littérature. L'auteur n'a pas ménagé l'action et la vie dans tous ses personnages, dont plusieurs sont canadiens, les autres anglais, louisianais ou cubains.

L'action se passe à la Nouvelle-Orléans, vers l'an 1836. Le sieur Alphonse Meunier, riche négociant de cet endroit, meurt sans enfants, sans parents, léguant une partie de sa fortune au capitaine Pierre de St-Luc. Capitaine du voilier le "Zéphyr", monsieur de St-Luc n'avait jamais connu ni son père ni sa mère. Il était né dans une seigneurie de St-Ours, au Canada, et fut amené à la Nouvelle-Orléans, à l'âge de 6 ans, par Alphonse Meunier. Pierre ne connaissait de son pays natal que le nom,